



**NATHAN
KABUMA**

L'ANGE BLEU

TOME 1

**PLUS QU'UN
ADVERSAIRE**

Nathan Kabuma

L'Ange bleu, tome 1

Plus qu'un adversaire

© Nathan Kabuma, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9088-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Six à six. Le temps réglementaire de soixante minutes est écoulé. Il va falloir confier le destin du futur vainqueur entre les mains hasardeuses des tirs au but. Pour l'instant, tous les Suédois sont passés devant notre gardien : quatre réussites pour cinq tentative. Et du côté de la Finlande, tous nos penalties sont inscrits...

Pour l'instant.

Le marquoir indique quatre partout.

Le floorball. Ou l'unihockey. Plus qu'un sport, plus qu'un cousin du hockey sur glace. Une nécessité pour moi. Le floorball n'est pas des plus connus dans ce monde ni le plus envié. Sauf ici dans les pays nordiques.

Les joueurs qui le pratiquent y sont adulés ; les meilleurs y sont vénérés.

Hans, Matthias, Jan, Mikael, ils ont tous réussi « l'épreuve solo » du pénalty face au gardien. Pourtant la pression est étouffante au possible : nous affrontons nos ennemis de toujours, la Suède.

La Suède, adversaire coriace. En neuf éditions, elle nous a volé le titre à sept reprises.

Pourtant nous ne sommes pas mauvais du tout ! Notre fond de jeu est plutôt fluide et Petri, notre sélectionneur, opère toujours des choix qui s'avèrent astucieux.

Toutefois, alors que nous tentons de réparer cette injustice suédoise, nous subissons une pression supplémentaire : nous jouons à domicile.

Cela faisait belle lurette que la Coupe du Monde ne s'était plus invitée dans le chaudron du *Hartwall Areena* à Helsinki. Nous les Finlandais attendions depuis si longtemps l'opportunité de vaincre ces adversaires que nous raffolons affronter. Aucun autre endroit, aucun autre moment n'est propice à ce scénario attendu de nous tous.

Je suis scotché sur le banc de touche. Tétanisé par les hurlements bruisant crescendo dans les gradins. Mikael vient de finir sa célébration pour son goal face au gardien adverse. Il n'y a pas de raison de faire le malin aussi tôt, mais c'est Mikael. À croire qu'on ne le changera jamais ce chambreur.

L'adrénaline est à son comble, et le stade, plein à craquer. L'expectative des fans se fait aussi oppressante que la haine quotidienne que me crache mon père lors de ses remontrances froides.

La température ambiante augmente de minute en minute, c'est à celui qui aura le sang le plus froid qui mènera sa contrée vers la victoire.

Du côté de la Suède, ce soir est le soir idéal pour asseoir encore un peu plus son hégémonie sur ce sport, nous asséner d'une énième défaite, et entrer un peu plus dans l'Histoire par un huitième titre.

Un record absolu.

Un nouveau joueur suédois fait son entrée sur le terrain. Repu d'assurance, il charge une frappe, droit vers notre gardien... qui l'intercepte d'une prestesse déroutante !

« À toi », me dit Petri d'un mouvement de l'index.

— Je... ?

— Oui. Tout de suite.

Je me lève du banc.

Pourtant confiant il y a une minute, je sens mes jambes me lâcher au pire des moments. À la minute où je me dresse, mes sens sont en alerte. Ou plutôt en alarme.

La différence doit sûrement être minime. Pourquoi le coach m'accorde-t-il ce rôle aussi délicat ?

Je n'ai que dix-huit ans !

Petri n'a pas l'air de se rendre compte que si je venais à rater ce pénalty je me remettrais de cet instant tragique pendant un laps de temps bien plus long que la plupart de mes coéquipiers.

Sans autres choix devant moi, j'avance...

La sueur me colle à ma peau brûlante. Je la sens soupirant après une brise qui la rafraîchirait dans toute son intégralité. Dans toute sa profondeur. Et dès que le public élève la voix, la peur enfièvre les pores de ma peau.

Je me reverrais bien plongé dans le vent de Bretagne en France, là où j'avais passé mes vacances familiales de Pâques avant que je souffle mes six bougies.

Une ère mythique où mon père m'aimait encore.

Me voilà à vingt mètres du gardien, la moitié de la longueur du terrain.

Je récapitule dans ma tête : se placer à la moitié du terrain, trotter avec la petite balle – voire marcher – jusqu'à se retrouver face au gardien entouré de sa surface qu'on ne peut pas franchir...

Et ensuite, tirer.

La distance ne m'est jamais parue aussi proche et éloignée à la fois. C'est peut-être à cause de ces regards que je sens braqués sur moi.

Un regard peut créer l'univers... L'univers de l'espoir d'un trophée, pour ma part.

Mes jambes flageolantes luttent pour rester debout face à ces yeux

intransigeants. Ceux des Finlandais qui placent toutes leurs confiances entre mes petites mains, ceux des Suédois qui ne veulent qu'une seule chose : mon échec. Les regards de mes parents, de Gitta, ma petite sœur de huit ans, et de celle que j'aime : Auriana.

Autant de prunelles braquées sur un seul homme, ça peut faire tourner la tête. Je me dois de rester le plus concentré possible. Dans ma tête s'enchaînent à grande vitesse énormément de dribbles potentiellement capables d'éliminer mon adversaire.

Pourtant grand technicien, je peine à trouver le dribble qui étonnera au dernier moment le gardien de but. Ce dernier agite ses bras dans tous les sens, incitant son public à me déstabiliser.

À contrario du hockey sur glace, les gardiens ici n'ont pas de crosse à la main. L'arbitre me fait signe, il est temps.

Huées dans la salle. Silence dans ma tête.

Je m'avance. Petit à petit, mes pas gagnent en souplesse. Je garde mes yeux fixés sur cette balle en plastique creuse collée parfaitement à ma crosse. Pour l'instant, les supporters respectent mon désir de silence absolu, mais je sens de la tension dans l'air.

Les enfants commencent à pousser de petits cris d'affres çà et là. Comment ne pas sentir les petits yeux de Petri me suivre, m'observer méticuleusement ?

Si je devais citer le nom du joueur qui m'a le plus marqué, je le citerais volontiers.

Petri est un ancien attaquant emblématique du *Salibandyseura Viikingit*, plus connu sous le nom d'SSV Helsinki. Au crépuscule de sa carrière, il a mené d'une main de fer sa génération avec qui il a remporté pas moins de quatre titres nationaux (dont trois de suite) dans le championnat de Finlande, le championnat le plus relevé qui soit !

Désormais, il est sélectionneur de l'équipe nationale et il arrive parfaitement à compenser sa jeunesse et son inexpérience dans la peau de coach par son zèle et sa bonne volonté. Ses éloges font toujours du bien à entendre, et ses conseils tactiques, je les avale sans me demander une seconde s'il n'a pas tort. Petri a rarement tort.

Dix mètres. L'heure n'est plus à la rigolade. Je zigzague avec la balle, la faisant passer une fois du côté intérieur de ma crosse, une autre fois du côté extérieur. Je transpire à grosse gouttes. Mes mains sont devenues moites en un temps record.

Je décide enfin de lancer un regard furtif à mon second adversaire. Mon premier adversaire n'étant autre que moi-même. À travers son casque à grille noir d'aniline, je peux apercevoir ses yeux noirs, aussi grands que deux billes, et ses mèches brunes châtain dépassant légèrement.

Les néons de la salle ne m'ont jamais paru aussi aveuglants or ce n'est pas la première fois que je foule ce terrain.

Sans faire exprès je détourne mes yeux vers mon coach accroupi en position de grenouille, les mains enterrées dans les poches de sa longue veste grise lui arrivant jusqu'aux genoux.

M'attarder sur les néons et sur Petri me déconcentrent.

Première erreur.

Je me ressaisis. Et je suis presque à l'arrêt. Je feinte une énième fois, ma feinte de corps ne perturbe en rien le gardien. Je retente ma chance du côté droit, en vain. Aigri, je refuse de me laisser abattre. J'ai plus d'un tour dans mon sac...

« Non ! ! », hurlé-je. Mon émotion prend le dessus sur mon talent : j'ai mis tellement de haine dans ma nouvelle feinte que la balle a failli s'en aller au loin.

Deuxième erreur.

Cette faute me déboussole, je perds mes moyens. Je pense à nouveau à la raison inconnue pour laquelle Petri a voulu m'imposer ce lourd fardeau christique sur le dos. Je repense au scandale qui sera créé si je rate ce pénalty. Je repense à cette légende que je deviendrai si je la mets au fond.

Je pense de trop, je ne réfléchis pas assez, je commets l'irréparable : je lève les yeux droits vers les néons, la lumière m'aveugle.

Troisième erreur et elle est fatale.

Je ne contrôle plus ma crosse... Quant à la balle... j'espère juste qu'elle sera toujours à mes côtés après l'intervention du gardien qui vient plonger sur moi de tout son poids. Désormais, je suis « aveugle ».

Pour une seconde.

Une seconde de trop. Je suis déjà rempli de remords, prêt à présenter mes sincères excuses à mes équipiers dans le vestiaire. Mais avant ça, je n'ai pas d'autre choix : aveugle ou non, il faut que je tire... Advienne que pourra.

Les yeux fermés en évitant le contact avec mon antagoniste, je me revois prendre ma première crosse à cinq ans dans mon tout petit jardin.

Devant mon père qui s'était placé dans le petit goal de football sous ce soleil d'été typiquement finlandais.

C'était un pénalty comme ce soir. Je me revois lui faire une magnifique feinte avec l'intérieur de ma crosse, ce qui avait le mérite de faire valser mon père vers

la droite. La voie était toute libre pour scorer. Toutefois, je n'avais rien fait : c'était bien trop simple. Mon papa, voyant mon aisance balle à la crosse, était plus que fier de moi et m'avait sérieusement ébouriffé mes cheveux blonds déjà tirés en arrière à l'époque. Je le vois essayer soudain de me surprendre en sautant sur moi comme ce gardien, mais j'avais remporté ce duel en le lobant et...et...

C'est ça !

Je sais quel dribble utiliser ! En ouvrant les yeux, je me débrouille pour lobber le gardien d'un geste inattendu non seulement pour lui, mais pour moi également.

J'imagine le sourire de mon père en cet instant d'hommage au bon vieux temps.

Je souris moi-même de mon côté.

Tout à coup, coup de tonnerre à Helsinki : le public pousse un énorme cri. Mon sourire disparaît aussitôt pour laisser place à une mine amalgamée. Mes yeux s'ouvrent grandement, ma mâchoire se crispe : le gardien a réussi – par un moyen que j'ignore – à dévier mon lob. *Le meilleur gardien du monde...*

La balle est désormais en suspension...Consente à satisfaire le désir du premier venu.

Je vérifie la position de mon opposé : il est à terre, mais, ses poings sur le sol, prêt à se relever. Mauvaise nouvelle : étant allé trop vite, je ne peux m'arrêter dans mon élan et dois passer derrière le goal. Cet énorme détour pourrait m'être plus néfaste que prévu.

Il ne faut pas qu'il rattrape cette balle.

C'est une question de vie ou de mort. Presque.

Je cours à pleine vitesse simultanément à mon ennemi qui tonne d'une voix étouffée sous son casque. Les téléspectateurs ne peuvent entendre, mais moi je suis le mieux placé pour percevoir toute la bestialité dans son cri de rage. Lui non plus ne veut pas perdre. Dommage.

Le gardien plonge dans les airs pour attraper une balle désormais plus proche de lui que de moi. Non ! !

Le gardien frappe la petite balle avant moi alors qu'il plonge vers le goal. Comment est-ce qu'il a fait ? Je tourne le dos à la cage.

En faisant volte-face au goal, j'entends le double choc entre la balle et les poteaux. Je grimace.

Le public se tire les cheveux. Je tourne la tête.

Quand soudain, j'aperçois Petri et tout le reste de l'équipe courir vers moi. Le gardien à genoux, les yeux plongés sur le sol, les mains sur ses cuissards. Je me

retourne vers les tribunes.

Mon père me regarde droit dans les yeux.

Ses yeux bleus ancrés dans les miens encore plus bleus.

Alors qu'il veut, du doigt, me signaler de quelque chose derrière moi, je sens un certain parfum d'orange sanguine s'approcher à la vitesse de l'éclair dans mon dos. Ce parfum, ça ne peut appartenir qu'à une seule personne : Mikael. Ce colosse me saisit soudain par les épaules et me jette à terre.

Un quart de seconde plus tard, ce sont tous les équipiers qui se prêtent à des sauts de l'ange sur moi.

Ce n'est qu'en me relevant que j'aperçois l'essentiel : la balle, après le choc contre les poteaux, était rentrée dans la cage...quelques centimètres à peine derrière la ligne.

2

22h00. Nous revenons sur le terrain après avoir fêté le résultat dans le vestiaire pendant une petite dizaine de minutes.

Notre entraîneur est tout trempé...Ce résultat est le fruit de mon excellente idée : dans le vestiaire, j'ai fait un signe du doigt à Mikael et... il n'en fallait pas moins pour qu'il me comprenne absolument.

À la fin du speech de Petri, j'ai couru sur ce dernier. Petri, longiligne, a essayé toutefois de se débattre, mais Mikael, bien plus robuste, l'a parfaitement bloqué. J'ai soulevé sans perdre une minute le coach et l'ai transporté jusqu'à la piscine où il est tombé de tout son poids. L'ambiance dans le vestiaire est souvent excellente à chacune de nos rencontres.

J'avoue ne pas y être si étranger que ça...

Nous nous rendons au centre du terrain. Le président de l'IFF – International Floorball Federation – nous adresse à chacun une chaleureuse poignée de main avant de baragouiner quelques mots à Hans, notre capitaine.

Hans joue au poste de défenseur en compagnie de Mikael. Matthias, Jan, et moi occupons l'attaque.

Toutefois, je joue à une position légèrement plus reculée que la leur : je suis le meneur de jeu. Cela ne m'empêche pas de marquer : maintenant que la compétition est terminée, je suis officiellement le meilleur buteur de cette édition ainsi que le meilleur passeur décisif. Il me sera plus compliqué d'être le meilleur joueur parce que Hans a livré des prestations de haut vol à chaque match.

Tout le monde dans l'équipe pense qu'Hans doit avoir entre sept et huit poumons supplémentaires.

Le capitaine de la Suède est, lui, un candidat pour le titre de meilleur joueur de l'année, mais il lui manque un argument essentiel : il n'a pas gagné la Coupe du monde. La récompense individuelle sera décernée à la fin du mois prochain, en janvier.

— Viens dans mes bras, Mika ! s'époumone Mikael dans mes oreilles, après que Hans vienne juste à peine de soulever ce trophée.

— Champions du Monde, mon gros bébé ! lui crié-je à mon tour, en lui adressant une accolade au milieu de tous ces confettis.

— C'est qui les meilleurs ? C'est qui les meilleurs ? Allez, viens là, ricane Petri en me câlinant de force. Ses vêtements sont toujours aussi mouillés.

Toujours ivres d'allégresse, nous nous rendons à proximité de nos proches.